

LA CHRONIQUE D'OLIVIER CENA



Le Paris de Brassai, vers 1931-1932.

ville, que ce soit Berlin, Paris ou New York, à la fois du dedans et du dehors. Sans parler d'architecture ni d'urbanisme, « La ville magique » propose en effet de découvrir les grandes métropoles modernes à travers l'imaginaire des artistes de la première moitié du XX^e siècle, réunissant près de deux cents peintures, photographies, collages, dessins et de nombreux extraits de films (dont celui de Wenders).

En guise d'introduction, le regard halluciné du Belge Léon Spilliaert sur le dédale nocturne d'Ostende annonce le vertige de toute la suite : la ville moderne est un organisme à part entière, une entité qui ne dort jamais, ingère et digère, à l'humanité de s'en débrouiller. Le parcours commence à Manhattan, où peintres européens (Ozenfant, Picaabia) et photographes américains (Stieglitz...), confrontés à l'impossibilité de saisir la ville dans sa globalité, la fragmentent et en décuplent l'élan tectonique. Même puissance magnétique, côté Vieux Continent, autour des grands centres urbains dont la force centrifuge aspire tout. Comme Berlin et son avatar fantastique (*Metropolis*, de Fritz Lang), ces villes machines façonnent l'homme, que le peintre allemand Karl Völker représente, dans les années 1920, comme de dociles bataillons de robots à l'usine, à la gare ou à la cantine. Sidérant, le parcours s'achève dans la nuit de Paris ou de villes endormies, à l'heure où les surréalistes (Delvaux, Magritte) projettent leurs fantasmes, où les photographes (Brassai, Model, Ronis) traquent les ombres. On savait que Paris a de beaux yeux, surtout quand s'y reflètent, comme ici, les rêves et les cauchemars qui façonnent nos mythes modernes.

— **Sophie Cachon**

| Jusqu'au 13 janvier, LaM, Villeneuve-d'Ascq (59) | Tél. : 03 20 19 68 88
| Catalogue éd. Gallimard, 230 p., 35€.

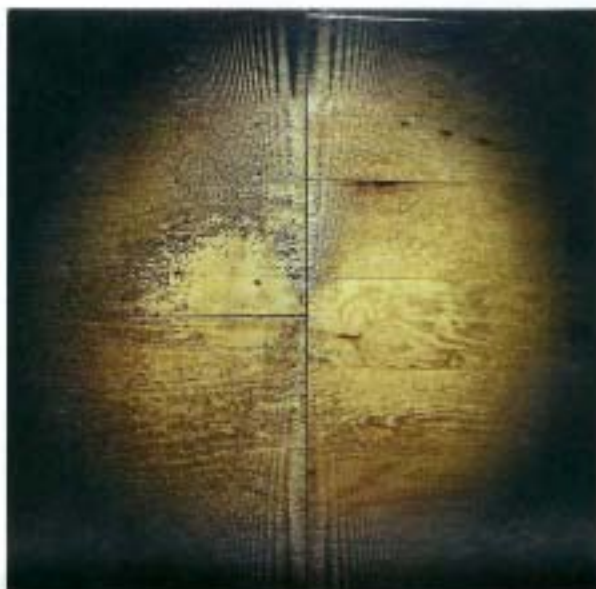
Michael DeLucia
Sculpture

| Jusqu'au 28 décembre, galerie Nathalie Obadia, Paris 4^e
| Tél. : 01 42 74 67 68
| Jusqu'au 13 janvier, dans le cadre de l'exposition « Coquilles mécaniques », Crac Alsace, Altkirch (68)
| Tél. : 03 89 08 82 59.

Michael DeLucia est un jeune artiste new-yorkais de 34 ans qui se « questionne sur la condition de sculpteur à l'ère technologique ». C'est une question intéressante – il est légitime qu'un artiste s'interroge sur les conditions de son art. Dans son dernier ouvrage 1, le philosophe français Michel Serres se pose à peu près la même question, mais en ne la réservant pas à la sculpture. Il se demande quelle sera la condition humaine à l'ère technologique. Incorrigible optimiste, il répond : tout va devoir être réinventé, nos conditions de vie comme les institutions qui les encadrent.

Selon Serres, nous vivons une révolution culturelle, la troisième depuis que l'homme est l'homme. La première a vu le passage de l'oral à l'écrit (de Socrate à Platon, dit-il), et la deuxième, celui de l'écrit à l'imprimé (de la scolastique à Rabelais). La troisième voit les hiérarchies s'écrouler. La jeune génération, grâce à la technologie numérique, vit dans un nouvel « espace de voisinage » où le savoir et la communication sont immédiats. Mais cette révolution culturelle, comme les précédentes, crée une crise profonde liée aux difficultés d'adaptations – l'enseignement, par exemple, encore régi par les règles de l'ancien monde, et sans doute inadapté à la jeune génération numérique ; ou la disparition annoncée du roman, lié à la deuxième révolution culturelle, au profit de l'image filmée. Mais l'art, là-dedans ?

Atom, 2012.
244 x 244 cm.



Michel Serres n'en parle pas. Peut-être parce que cette troisième révolution, comme les deux précédentes, ne concerne pas l'art. Depuis la préhistoire, depuis les peintures rupestres et les vénus de pierre, la peinture et la sculpture ont résisté aux apparitions successives de l'écrit, de l'imprimerie et de la photographie, autrement plus redoutables que celle de la technologie numérique – elles ont même résisté avec panache aux attaques de leurs contempteurs à la fin du siècle dernier. Tolérantes, elles ont accueilli à leurs côtés les nouvelles formes d'art émergentes, les nouveaux genres, les nouvelles disciplines. Et, plutôt que de capituler devant un simple écran, elles l'ont déjà assimilé comme un nouvel outil. Aussi, quand Michael DeLucia dit : « On travaille aujourd'hui sur l'ordinateur, qui est un lieu abstrait, et 99 % des gens ne verront l'exposition qu'en ligne » (mais qui est ce « on » incapable d'empoigner la matière, et qui sont ces « gens » passionnés mais incapables de se déplacer ?), il faut comprendre ce sophisme comme une autorisation à employer des ordinateurs et des machines automatiques pour réaliser ses œuvres.

Et ça marche plutôt bien. Les scies laissent sur les planches de contreplaqué des stries régulières, parallèles ou concentriques, sur lesquelles l'artiste pose en dégradé une laque industrielle dessinant des formes simples. Conçues par ordinateur, réalisées par des machines, les œuvres sont plates, accrochées au mur, ou en volume, posées au sol (pyramides). Hybrides donc, tantôt peinture, tantôt sculpture, monochromes (noir, bleu, jaune ou vert), à certains endroits brisées, à d'autres hirsutes ; habilement imparfaites, donc. C'est extrêmement joli, tout en s'inscrivant dans une histoire récente de l'art américain conceptuel et minimaliste. DeLucia descend de Sol LeWitt – la théorie en moins – et de Fred Sandback – le sacré en moins. Il ne change pas notre vie, ne bouscule rien, ne crée aucun espace poétique, prévoit, fabrique, mais il possède, et c'est là la grande force des artistes américains de ce début de siècle, une puissance décorative étonnante. Epatant, donc ●
1 Petite Poucette, éd. La Pommier, 84 p., 9,50€.